

Jeu
Revue de théâtre



Rêve éveillé *Coma Unplugged*

Raymond Bertin

Number 123 (2), 2007

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/24217ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bertin, R. (2007). Review of [Rêve éveillé : *Coma Unplugged*]. *Jeu*, (123), 7–9.

Rêve éveillé

BERTRAND – Oui, l'homme Froot Loops. L'homme est comme les Froot Loops, dur et savoureux, mais si tu le laisses trop longtemps dans le lait il ramollit et devient insipide. Lait égale sein, sein égale féminité, féminité égale femme. Pognes-tu la symbolique¹ ?

Il est parfois étonnant, pour ne pas dire fascinant, de voir ce qu'un metteur en scène et une équipe de création peuvent faire à partir d'un argument somme toute assez simple. Sans vouloir discréditer le texte de Pierre-Michel Tremblay, bien au contraire, on peut imaginer qu'il aurait pu tomber plus mal. Rien n'est plus hasardeux que de donner naissance sur scène à une nouvelle œuvre. Dans le cas de *Coma Unplugged*, il a fallu que le metteur en scène, Denis Bernard, s'empare de la matière textuelle avec vigueur pour faire du portrait dessiné par l'auteur une véritable fête des sens et de l'esprit.

Coma Unplugged

TEXTE DE PIERRE-MICHEL TREMBLAY. MISE EN SCÈNE : DENIS BERNARD, ASSISTÉ DE MARIE-HÉLÈNE DUFORT; DÉCOR : OLIVIER LANDREVILLE; COSTUMES : MÉRÉDITH CARON; LUMIÈRES : ANDRÉ RIOUX; MUSIQUE ORIGINALE : LUDOVIC BONNIER; ACCESSOIRES : PATRICIA RUEL; MAQUILLAGES : SUZANNE TRÉPANIÉ. AVEC FÉLIX BEAULIEU-DUCHESNEAU (LE CHANTEUR), LUDOVIC BONNIER (LE MUSICIEN), BENOÎT GOUIN (BERTRAND), LOUISE LAPARÉ (ANDRÉANNE), STEVE LAPLANTE (DANIEL MARTIN), PHILIPPE RACINE (ISHOUAD) ET MARIE-HÉLÈNE THIBAUT (MARJORIE LESSARD). PRODUCTION DU THÉÂTRE DE LA MANUFACTURE, PRÉSENTÉE À LA LICORNE DU 9 JANVIER AU 17 FÉVRIER 2007.

Tremblay a « peint » (c'est son expression) la figure d'un homme d'aujourd'hui appartenant à cette génération des trentenaires qui peinent tant à se définir, piégés dans leurs contradictions et en lutte pour leur survie. Cet homme, Daniel Martin, a sombré dans le coma après un accident – ou une tentative de suicide ? –, son vélo ayant foncé au-devant d'un 4 X 4 de marque Touareg. La pièce se

passé dans la tête de l'homme comateux, où se croisent les gens qu'il a connus : son ex, Marjorie, un vieux *chum* d'enfance, Bertrand, sa mère, ainsi qu'un guerrier... touareg, être fantasmagique illustrant certaines de ses peurs.

Au cabaret des fantômes

Le spectacle s'ouvre sur une chambre d'hôpital, boîte carrée au plafond bas, aux murs verts, au plancher incliné et quadrillé, créant un effet de perspective. Au centre, un lit avec une forme, une tête entourée d'un bandage. Debout à côté du lit, Steve Laplante, alias Daniel Martin, tête penchée sous le plafond, a l'air démesurément grand. Effet d'optique intéressant. Peu après, le décor, la boîte recule, s'enfonce à l'arrière-scène. (Un procédé scénographique qui n'est pas sans rappeler celui d'*Hosanna* au TNM, la saison dernière...) Devant, deux musiciens apparaissent dans leur alcôve respective, côté cour et côté jardin, en même temps qu'une frise et un rideau de

1. Les extraits sont tirés du texte fourni par le Théâtre de la Manufacture.

velours à brillants scintillant sous les projecteurs. Nous voici au cabaret. Roulement de tambour, micro, place au *stand-up*.

Ce cabaret est celui, déjanté, de l'inconscient de Daniel, qui dialogue avec ses fantômes, ses fantômes. Chroniqueur humoristique au *Journal*, passablement désabusé, lui qui aurait voulu être psychologue ou astrophysicien, déprimé parce que sa blonde l'a quitté et restreint ses visites à sa fille de 8 ans, il ne considère pas comme « prioritaire » de revenir à la vie. Sa vie, il la qualifierait plutôt de ratée. Cela, nous l'apprendrons au fur et à mesure d'une série de numéros, hilarants ou déchirants, toujours surréalistes puisque se déroulant à la fois dans la tête du héros et sur la scène de ce cabaret bien réel devant nous, le public, pris à partie par ce portrait plus vrai que nature où plusieurs se reconnaîtront.

Est-ce ainsi que les hommes divorcés vivent ?

DANIEL – Les boys, les gars, les chums... Pourquoi mon Bert, pourquoi entre nous on dit jamais : les hommes ?

BERTRAND – Heu je sais pas... Écoute mon Dan, les femmes entre elles disent pas : les femmes. Elles disent les filles, les girls...

DANIEL – C'est ça : des boys, des gars, des chums, des filles, des girls. Mais pas d'hommes et pas de femmes.

Quelle surprise pour Daniel de voir surgir Bertrand, le gars qui lui avait lancé « une balle de baseball dans le front » à 10 ans, l'invitant à rejoindre son équipe de *chums*. Plus tard, celui-ci lui apprend qu'il a formé un groupe, les Chevaliers du Phallus, dont la branche radicale, les Testostérone Warriors, sont en guerre contre les femmes. « Mais pas contre les mères », déclarera ce poltron à Andréanne, la mère de Daniel. Benoît Guoin excelle dans ce rôle de faux dur, toujours prêt à se battre mais d'une lâcheté sans nom. Ishouad, guerrier touareg, lui fera face dans un improbable combat où Daniel, rejetant l'un comme l'autre, se retrouve coincé entre ces « deux excréments de [son] inconscient ».

Avec Marjorie, son ex, les choses se corsent encore, car c'est du ratage de leur couple qu'il est question, de leur échec à durer, eux qui furent de passionnés amoureux. Marjorie accuse Daniel d'avoir troqué la poésie contre le cynisme. Et puis il y a leur fille, Béatrice, que sa mère, pas sans reproche, tente de garder pour elle, allant jusqu'à menacer son ex de le traîner devant les tribunaux, précisant que la loi favorise les mères et que, si elle le voulait, elle obtiendrait facilement la garde exclusive. Chantage émotif que Marie-Hélène Thibault, en femme d'affaires à qui tout réussit, impose mine de rien, entre séduction et mépris. Devant tant de mauvaise foi, l'homme n'a pas trop envie de sortir de son coma...

Critique sociale et rire intelligent

Il y a de belles trouvailles dans ce spectacle, des numéros désopilants et une tendresse, des réflexions qui n'ont rien d'anodin. Beaucoup de références à l'actualité qui vieilliront peut-être rapidement, mais une grande justesse de vue, un regard sans complaisance sur notre monde. L'auteur ratisse large : condition masculine, relation de couple, *star system*, choc des cultures à l'ère mondialiste, guerre, religion... dans des

Coma Unplugged de Pierre-Michel Tremblay, mis en scène par Denis Bernard (Théâtre de la Manufacture, 2007). Sur la photo : Steve Laplante et Marie-Hélène Thibault. Photo : Marlène Gélinau Payette.



dialogues toujours au bord de l'absurdité, avec un fond de vérité qui nous frappe de plein fouet. Et un humour qui va bien au-delà de la dérision. Lui-même comédien chevronné, Denis Bernard a fait une direction d'acteurs impeccable. Le musicien, Ludovic Bonnier, et l'inquiétant chanteur incarné par Félix Beaulieu-Duchesneau, avec sa voix à la Tom Waits, rehaussent l'ensemble de leur talent. Louise Laparé, qu'on n'avait pas vue au théâtre depuis longtemps, campe avec brio une mère se voulant moderne mais engluée dans sa solitude où le « manger » prend une place démesurée. Philippe Racine tire son épingle du jeu en guerrier touareg, le personnage le moins « réel » de la pièce.

Quant à Steve Laplante, en scène du début à la fin, il livre une performance admirable de retenue, tout en nuances, en homme lucide qui refuse les diktats et les compromissions d'une société ayant perdu ses balises, ses valeurs, ses espoirs. Son jeu semble avoir atteint une maturité, tant sa maîtrise est grande, comme sa souplesse à passer d'une émotion à l'autre. Le décor de cabaret avec chambre d'hôpital d'Olivier Landreville, les éclairages parfois subtils, parfois spectaculaires d'André Rioux, les musiques chaudes, envoûtantes de Bonnier, tout concourt à faire de *Coma Unplugged* une réussite, saluée par le public. ■